

L'occasion était favorable pour faire dans ce-pays un bon établissement; l'intérêt des sauvages et celui des Français le demandaient également: M. de Champlain n'avait rien eu tant à cœur, et M. de Montmagny sur cela, comme sur tout le reste, était entré dans toutes les vues de son prédécesseur; mais il manquait d'hommes et de finances. Excepté le commerce des pelletteries, qui allait assez bien, mais qui n'enrichissait guères que les traitans et un petit nombre de colons, tout languissait faute de secours.

Il n'est pas aisé de comprendre par quelle fatalité une compagnie aussi puissante que celle qui régissait le Canada, et qui regardait ce grand pays comme son domaine, abandonnait ainsi une colonie dont on avait conçu de si grandes espérances, et où le merveilleux accord de tous les membres qui la composaient, le seul peut-être qu'on avait vu aussi parfait dans le Nouveau Monde, répondait du succès de toutes les entreprises qu'on y aurait tentées, si les cent associés avaient voulu faire les avances nécessaires. Ce qu'il y eut de plus triste, c'est que les espérances dont plusieurs tribus sauvages s'étaient flattées, que l'alliance des Français les mettrait en état de réduire leurs ennemis, fut ce qui les fit plutôt succomber, parceque comptant sur les secours qu'elles attendaient de leurs alliés, et qui leur manquèrent au besoin, elles ne furent pas assez sur leurs gardes. Les Iroquois, de leur côté, ne s'endormirent pas, et pour ne point donner aux Hurons le tems de profiter de leur union avec les Français, ils s'avisèrent d'un stratagème qui leur réussit. Ce fut de les diviser, pour les détruire ensuite les uns après les autres. Ils commencèrent par traiter de paix avec le corps de la nation; puis, sous différents prétextes, ils attaquèrent les bourgades les plus éloignées du centre, en persuadant aux autres qu'il ne s'agissait que de quelques querelles particulières où elles n'avaient aucun intérêt d'entrer. Celles-ci n'ouvrirent les yeux que quand elles virent pour ainsi dire à leur porte, un ennemi vainqueur, et dont le nom seul jetait l'alarme dans tout le pays. Alors les Iroquois levèrent le masque, et la frayeur augmenta de jour en jour parmi les Hurons: ils perdirent le jugement à un point que toutes leurs démarches étaient des fautes grossières.

Ce fut au commencement de l'année 1636 que les Iroquois cessèrent de feindre, et parurent en armes au milieu du pays des Hurons. Cette première irruption ne leur réussit pourtant pas autant qu'ils se l'étaient promis: le peu de Français qui avaient suivi les missionnaires dans ces quartiers firent si bonne contenance, que l'ennemi jugea à propos de se retirer. Cette retraite replongea les Hurons dans leur première sécurité, et les Iroquois en profitèrent pour continuer à suivre le plan qu'ils s'étaient fait d'abord dans cette guerre.

Sur la fin de l'année suivante, un renfort de jésuites arriva à St.